

Kim Dorland : espoir et mélancolie

Marie-Anne Letarte

Numéro 62, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80153ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Letarte, M.-A. (2015). Kim Dorland : espoir et mélancolie. *L'Inconvénient*, (62), 38–46.



Kim Dorland devant *The Future, The Past*.
Photo : M.A. Letarte, 2015

KIM DORLAND

ESPOIR ET MÉLANCOLIE

Marie-Anne Letarte

L'Albertain Kim Dorland, l'un des peintres les plus en vue aujourd'hui dans le milieu de l'art canadien, était récemment de passage à la galerie Ertaskiran, dans le quartier de Griffintown. Ses derniers tableaux reprennent plusieurs des thèmes qui lui sont chers, dont celui de la forêt. On y retrouve également les thèmes de la famille et de la lumière, qui confèrent une tension narrative aux scènes de forêt. Quelques tableaux poursuivent l'utilisation « extrême » de la peinture qui a fait une bonne part de sa réputation.

En 2010, Dorland était l'un des jeunes peintres invités à l'événement *Peinture extrême*, où plusieurs artistes de la nouvelle génération se proposaient de renouer avec la dimension matérielle et gestuelle de la peinture. Organisé par les galeristes René Blouin, Benjamin Klein et Pierre Trahan, l'événement mettait en scène une peinture émotive et viscérale, outrageusement banale dans ses sujets ou encore très provocatrice. L'utilisation de la matière y était excessive, à la différence des tableaux léchés, influencés par la photographie ou l'utilisation de Photoshop, et se voulait ainsi un pied de nez à l'ère numérique qui dématérialise en pixels tout ce qu'elle touche. Cette peinture typiquement *painterly* s'inspirait en quelque sorte du mouvement néoexpressionniste des années 80



Treehouse, 2010. Huile, acrylique, bois, clous et paillettes sur panneau de bois, 96 x 72 pouces



lorsque celui-ci se positionnait contre l'art conceptuel et minimaliste des années 60. L'événement *Peinture extrême* joignait ainsi sa voix au mouvement de protestation contre la prétendue « mort de la peinture », à laquelle des artistes comme Peter Doig et Daniel Richter ont donné un nouveau souffle depuis une quinzaine d'années.

Durant cet événement, Dorland s'est fait remarquer par ses tableaux aux empâtements démesurés. Dans certaines de ses œuvres, il a carrément vissé la pâte à la toile pour s'assurer qu'elle ne décollerait pas au fil du temps – intervention préventive qu'il ne cherche d'ailleurs pas à camoufler : on peut apercevoir les têtes de vis à gypse qui jaillissent des protubérances colorées. Maintenant quadragénaire, Dorland me confie que, si l'étiquette de « peintre extrême » l'a suivi pendant un certain temps, il ne tient pas à ce que son œuvre soit réduite à ce seul attribut, puisqu'il cherche aussi maintenant à créer des effets de fluidité. Pour faire des fonds tout en transparence, il utilise ainsi de l'acrylique diluée qu'il applique en fines couches superposées (parfois jusqu'à vingt ou quarante couches pour obtenir l'effet désiré).

En 2013, une résidence à la McMichael Canadian Art Collection en Ontario marque l'évolution de son œuvre. Cette résidence dirigée par la conservatrice Katerina Atanassova se propose de rendre hommage aux peintres paysagistes du siècle dernier à travers le regard d'un jeune peintre d'aujourd'hui. C'est l'occasion pour Dorland d'ouvrir un dialogue privilégié avec Emily Carr, David Milne, mais surtout Tom Thomson, membre du Groupe des Sept. Il partage avec ce dernier un attachement pour la nature : pour tous deux,

French River, 2013. Huile et acrylique sur jute, sur panneau de bois, 96 x 216 pouces.
Shoreline, Wasquesiu Lake, 2011. Huile sur toile, sur panneau de bois, 92 x 72 pouces.
Ghost-moose, 2013. Huile et acrylique sur toile, sur panneau de bois, 60 x 48 pouces.
Sasquatch, 2009. Huile, acrylique et fourrure, sur panneau de bois, 96 x 72 pouces.
 Page de droite : *Tyvek*, 2007. Huile et acrylique sur toile, 48 x 60 pouces.
Wooded area, 2006. Huile et acrylique sur toile, 96 x 96 pouces.



celle-ci est beaucoup plus qu'un simple décor, elle est un refuge, un élément de leur identité même. L'exposition découlant de cette résidence présentera, d'un côté de la salle, les tableaux des maîtres du début du 20^e siècle et, de l'autre, en face à face, les tableaux de Dorland. Sa peinture s'inspire abondamment des paysages canadiens, tels les forêts de l'Alberta, le lac Waskesiu en Saskatchewan, la rivière des Français en Ontario. Au milieu de ces espaces apparaissent des caribous, des chevreuils et même le légendaire Sasquatch !

Les premiers tableaux de Dorland présentent des scènes autobiographiques tirées de son enfance difficile dans le village de Wainwright. Des groupes de jeunes à l'avenir incertain flânent dans les bois et font des graffitis sur les arbres. On les retrouve dans des stationnements de parcs à roulettes ou déambulant en *skateboard* dans un décor de banlieue. Dans quelques entrevues, Dorland a relaté avoir connu une enfance pauvre qui laissait poindre peu de possibilités devant lui. À seize ans, il se retrouve à la rue, puis est hébergé par les parents de sa petite amie. C'est dans cette nouvelle maison qu'il découvre des livres d'art qui donneront envie de peindre. Après un baccalauréat à l'Emily Carr Institute of Art and Design de Vancouver, il termine une maîtrise en beaux-arts à l'Université York à Toronto.



Ses premières compositions opposent l'existence de jeunes désœuvrés à des paysages majestueux. Elles évoquent au passage les menaces que l'homme fait planer sur l'environnement. Dorland peint ces scènes avec exubérance. Ses fameux empâtements de peinture à l'huile s'entortillent en monticules de pâte brillante qui atteignent jusqu'à cinq pouces d'épaisseur. Selon la couleur utilisée, ces amas prennent parfois plusieurs années à sécher (même lorsque la surface est dure au toucher, l'intérieur peut être encore humide).

C'est toujours d'un avenir inquiétant qu'il est question dans la présente exposition, intitulée *I've Seen The Future, Brother*. Emprunté à une chanson de Leonard Cohen, ce titre évoque les préoccupations de l'artiste quant à la destruction de la nature par l'homme, l'utilisation malsaine des ressources naturelles et leur épuisement possible. « Adolescent, j'étais obsédé par cette chanson de Leonard Cohen, m'explique Dorland. Je l'avais en tête quand j'ai peint les tableaux de cette exposition. Je suis très préoccupé par l'épuisement des ressources naturelles, mais je n'ai pas produit ces tableaux simplement pour illustrer ce propos. Celui-ci vient leur ajouter une certaine densité poétique. »



Un tableau intitulé *The Future, The Past* reprend les effets de pâte en relief ; les branches de sapins y sont taillées à grands coups de spatule dans la peinture noire. Dorland me fait remarquer la différence subtile entre les tons de noir qu'il a utilisés pour les troncs et les branches, les uns étant plus mats que les autres. Ce tableau poignant baigne dans une ambiance nostalgique, presque surréelle : la famille



du peintre est réunie au milieu d'arbres ténébreux, mais non sans être éclairée par deux soleils. Père de deux garçons, Dorland se dit inquiet de ce que l'avenir réserve aux siens. Alors que je m'appête à le prendre en photo devant ce tableau, ses deux enfants blonds surgissent dans la salle et se jettent dans ses bras. Leurs chevelures platine me font alors réaliser la symbolique personnelle qu'expriment les deux soleils (*two suns = two sons*).

L'inquiétude quant à l'avenir apparaît également dans *Untitled*, d'abord présenté dans le cadre d'une exposition intitulée *Ghost of You and Me*, à la galerie Mike Weiss à New York en 2013. Le tableau dégage une atmosphère fantomatique : des silhouettes errent dans la pénombre d'un boisé. Sont-elles perdues ? Sont-elles condamnées à hanter les bois ? Ou bien sont-elles en route vers un avenir meilleur ?

•

Dans *Go Back*, l'enchevêtrement délicat des branches et le ruissellement de la rivière sont perturbés par de grotesques têtes de mort taguées à traits grossiers sur un pont métallique. Les têtes de mort et le titre en graffiti enjoignent à l'être humain de faire marche arrière et de mettre fin au saccage de la nature dont il dépend pour vivre. Paradoxalement, les graffitis qui véhiculent ce message sont en eux-mêmes une manifestation d'irrespect pour l'environnement. La virtuosité technique de l'artiste est palpable dans ce tableau où se chevauchent une myriade de branches fines. Les plus distantes sont peintes en couleurs estompées, et les plus proches de manière nette et vive. Pour réaliser cet effet, l'artiste a dû peindre chacune des branches selon son degré d'éloignement, en partant du point le plus reculé, puis en s'approchant progressivement vers l'avant-plan. « J'ai peint tellement d'arbres que je me sentais assez confiant lorsque j'ai attaqué ce sujet, plaisante Dorland. C'est très gratifiant de savoir que je suis vraiment bon à ce genre de chose. Il m'a fallu presque vingt-cinq ans de peinture pour y arriver ! »





Certains tableaux évoquent les compositions symbolistes et angoissées du peintre norvégien Edvard Munch. Avec juste ce qu'il faut d'exagération pour nous faire éprouver le sentiment d'une détresse psychologique, Dorland représente les rayons du soleil ou de la lune par de grandes lignes blanches et jaunes qui coulent de l'astre jusqu'au sol. Au pied d'un arbre sombre et plus grand que nature se tient un petit enfant qui passerait inaperçu sans le mince contour pâle que dessine le rai de lumière. L'arbre noir protège-t-il l'enfant ou incarne-t-il une menace ? L'ambiguïté de la scène crée la tension narrative de ce tableau intitulé *When He Was Young*.

En face de celui-ci dans la salle d'exposition se trouve *Reflection*. La palette presque monochrome en noir et bleu cobalt de ce tableau lui confère une grande intensité. La scène nocturne représente une étendue d'eau dans une forêt. Un personnage à peine visible se tient sur la rive, tandis que son reflet apparaît plus clairement à la surface de l'eau bleutée. La pré-



séance de la silhouette reflétée laisserait-elle présager que l'homme ne fera bientôt plus partie du décor qui l'entoure ? De Narcisse, ne restera-t-il désormais que le reflet ?

•

Le thème de l'épuisement revient dans le tableau *Exhaustion*, mais avec une dimension plus psychologique. Deux personnages sont emmitouffés dans de lourds vêtements d'hiver. L'un d'eux courbe le dos, comme sous le poids de la fatigue et de la rudesse de l'hiver, mais il est nimbé d'une aura rosée qui évoque une certaine volonté ou résistance intérieure. Les grands sapins semblent immobilisés sous le poids de la neige, leurs branches ouatées font comme une mêlée de bras et de mains d'allure fantomatique. Dans le ciel verdâtre, un soleil jaune surplombe la cime des arbres et fait fondre la neige emmagasinée dans les branches en grandes coulisses blanches.

•

When He Was Young, 2015. Huile sur toile de lin, 108 x 72 pouces.
Reflection, 2015. Huile sur toile, sur panneau de bois, 48 x 36 pouces.



Les portraits de Dorland présentent également une dimension psychologique fascinante. Le pinceau tourbillonne sur des visages qui deviennent ainsi méconnaissables, s'agite en relief comme dans de la pâte à modeler, comme si la quantité de matière utilisée reflétait le degré d'attachement que le peintre éprouve pour son sujet. D'une manière qui n'est pas sans évoquer les violents portraits de femmes de Willem De Kooning, l'artiste prive ses sujets de tout attribut personnel, yeux, bouche ou nez. Dans *Self Portrait at 38*, Dorland lacère son propre visage de traits vifs, conférant au tableau une forte intensité dramatique. L'autoportrait ne donne à voir qu'une zone défigurée. L'artiste nous livre ainsi une saisissante impression de sa relation à lui-même à cette époque de sa vie.

Dans *Before*, le dernier portrait qu'il a réalisé de sa femme Lori, Dorland nous révèle pour une rare fois les traits de son visage. Cette variation sur le thème de *Bay Blanket* – une série de portraits

de sa femme – nous la présente dans la pénombre. De la lumière semble jaillir de sa poitrine et éclairer son corps nu, pudiquement dissimulé par la traditionnelle couverture de la Compagnie de la baie d'Hudson. Il s'agit d'une œuvre émouvante, presque intimidante tant l'intimité du couple y est palpable. À sa manière, ce portrait simple et direct est tout aussi provocant que les tableaux extrêmes du début où Dorland accumulait des excès de pâte et triturait les visages jusqu'à faire disparaître les traits.



Exhaustion, 2015. Huile et acrylique sur toile de jute, 96 x 72 pouces.
Self Portrait at 38, 2012. Peinture à l'huile et acrylique sur toile de jute, sur panneau de bois, 30 x 24 pouces.
Before, 2015. Huile et acrylique sur toile de lin, 72 x 60 pouces.



Le tableau intitulé *The End* fascine quant à lui par son ambiance apocalyptique. Il me rappelle la fin du film *Melancholia* de Lars von Trier, où l'on est saisi d'anticipation alors que la collision du soleil avec la Terre est imminente. Dorland, qui a aussi vu le film mais n'y avait pas songé en peignant ce tableau, m'apprend qu'il l'a créé en plaçant la toile directement sur le sol et en y lançant de la peinture blanche pour créer un effet de collision. À rebours du geste violent qui a servi à peindre le soleil, les fines branches qui pénètrent dans l'espace du tableau sont représentées par des traits délicats.

« J'aime jouer avec la matière, me confie Dorland. Et d'ailleurs, dans cette exposition, il y a plus d'accidents que dans d'autres séries que j'ai réalisées. Je laisse maintenant une plus grande place au hasard. Auparavant, j'avais une idée et je la réalisais ; maintenant, je pars toujours d'une idée, mais je découvre le tableau en le faisant, je le laisse émerger. C'est très cliché de dire cela, mais dans la recherche de la perfection, ce sont les erreurs qui sont les plus importantes. »

L'œuvre de Dorland nous fait éprouver l'inquiétude d'un monde menacé. La vision qu'il présente y est parfois sombre ou glauque, mais elle est toujours envoûtante. ■

Kim Dorland est né en 1974 à Wainwright, en Alberta. Il a exposé ses œuvres notamment à New York, à Milan, à Chicago, à Los Angeles, à Toronto et à Montréal. On retrouve ses tableaux dans les collections de grands musées, dont le Musée des beaux-arts de Montréal et le Musée d'art contemporain de Montréal. Dorland vit et travaille à Toronto.

Pour en savoir plus sur Kim Dorland : Katerina Atanassova, Robert Enright et Jeffrey Spalding, *Kim Dorland*, Figure 1 Publishing.
www.kdorland.com
vimeo.com/66944496

The End #2, 2015. Huile et acrylique sur toile de lin, sur panneau de bois, 30 x 40 pouces.